

de sa course que la mort devrait le renverser sur son œuvre à moitié accomplie, sans lui permettre de donner ce qu'il promettait à son pays, et glacer sa main dans les nôtres pour nous enlever cette chaude et généreuse amitié sans prix aux yeux de ceux qui l'ont partagée avec nous.

M. Dorion était une de ces natures d'élite, chez lesquelles le cœur est placé aussi haut que l'esprit, que l'on est heureux de rencontrer çà et là dans le chemin de la vie, car elles tendent à nous donner, au milieu de l'abaissement du plus grand nombre, une meilleure idée de l'humanité. C'était un de ces hommes qui font naître autour d'eux la sympathie dans tous les cercles où ils sont répandus et comptent autant d'amis que de connaissances. Aussi, avions-nous bien, hier, la preuve de ce que nous disons. A mesure que la triste nouvelle de sa mort se propageait, la douleur disputait la place à la consternation dans les poitrines de tous nos concitoyens : il semblait que chacun fût atteint dans ses affections les plus vives. Pouvait-il en être autrement ? Comment pouvait-on s'empêcher de songer qu'il s'était fait un vide dans les rangs de la population canadienne-française de la capitale, que nous perdions un homme distingué, un talent hors ligne qui commandait le respect et l'admiration ; un homme dont nous avons droit d'être fiers et qui avait des titres à notre reconnaissance autant qu'à notre amitié ?

M. E. P. Dorion naquit à St. Ours en 1830, et c'est en 1859 qu'il fut appelé à diriger le département des Traducteurs français de la Chambre des Com-